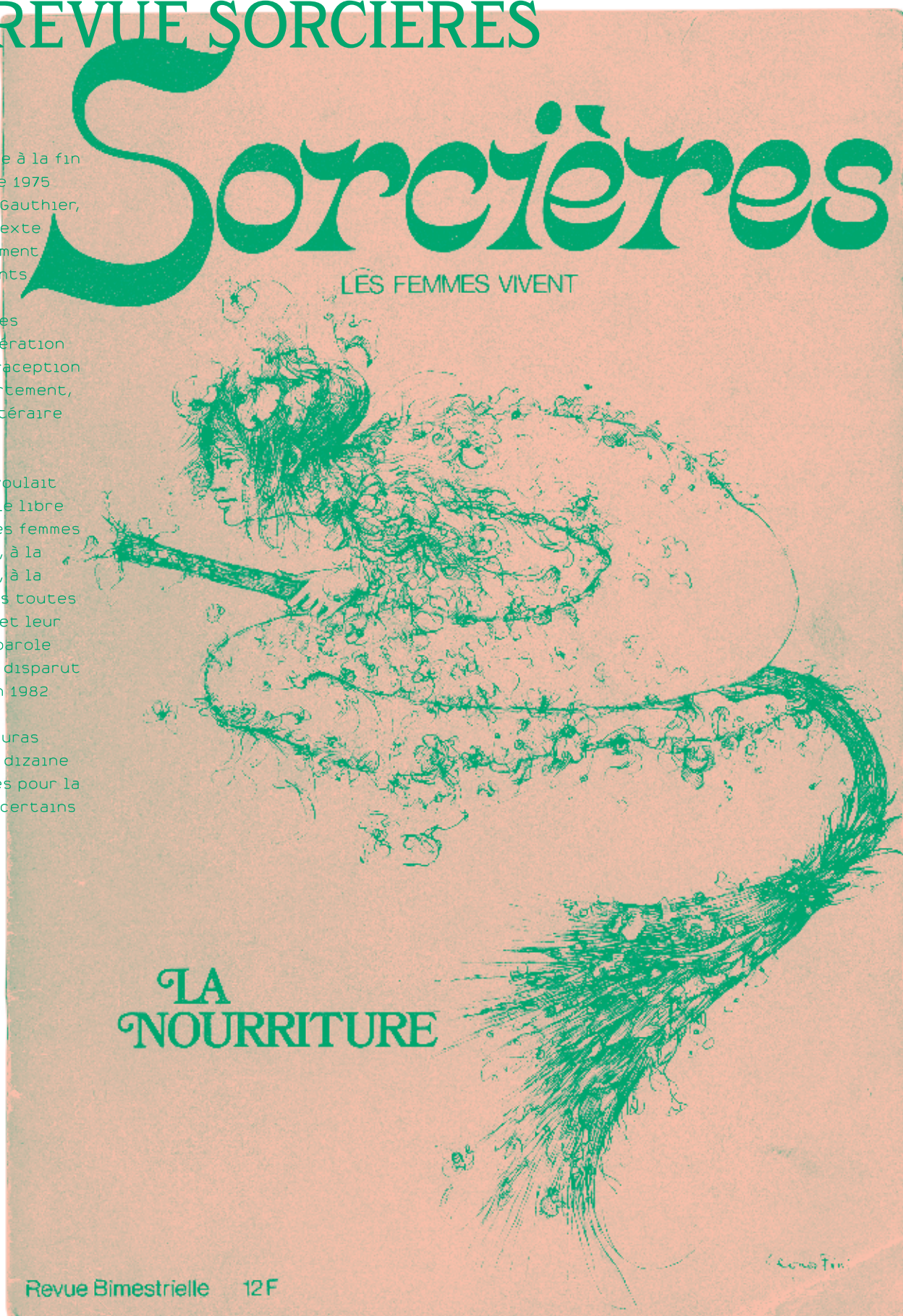


EXTRAITS DE LA REVUE SORCIÈRES [1]

52 Fondée à la fin
de l'année 1975
par Xavière Gauthier,
dans un contexte
de développement
des mouvements
féministes
et des luttes
pour la libération
de la contraception
et de l'avortement,
la revue littéraire
et féministe
bimensuelle
Sorcières, voulait
affirmer le libre
droit des femmes
au désir, à la
jouissance, à la
création sous toutes
ses formes, et leur
donner la parole
La revue disparut
en 1982

Marguerite Duras
écrivit une dizaine
de textes pour la
revue, dont certains
non signés





Oh ! mon Dieu !!

La soupe aux poireaux

On croit savoir la faire, elle paraît si simple, et trop souvent on la néglige. Il faut qu'elle cuise entre quinze et vingt minutes et non pas deux heures — toutes les femmes françaises font trop cuire les légumes et les soupes. Et puis il vaut mieux mettre les poireaux lorsque les pommes de terre bouent : la soupe restera verte et beaucoup plus parfumée. Et puis aussi il faut bien doser les poireaux : deux poireaux moyens suffisent pour un kilo de pommes de terre. Dans les restaurants cette soupe n'est jamais bonne : elle est toujours trop cuite (recuite), trop « longue », elle est triste, morne, et elle rejoint le fonds commun des « soupes de légumes » — il en faut — des restaurants provinciaux français. Non, on doit vouloir la faire et la faire avec soin, éviter de l'« oublier sur le feu » et qu'elle perde son identité. On la sert soit sans rien, soit avec du beurre frais ou de la crème fraîche. On peut aussi y ajouter des croûtons au moment de servir : on l'appellera alors d'un autre nom, on inventera lequel : de cette façon les enfants la mangeront plus volontiers que si on lui affuble le nom de soupe aux poireaux pommes de terre. Il faut du temps, des années, pour retrouver la saveur de cette soupe, imposée aux enfants sous divers prétextes (la soupe fait grandir, rend gentil, etc.) Rien, dans la cuisine française, ne rejoint la simplicité, la nécessité de la soupe aux poireaux. Elle a dû être inventée dans une contrée occidentale un soir d'hiver, par une femme encore jeune de la bourgeoisie locale qui, ce soir-là, tenait les sauces grasses en horreur — et plus encore sans doute — mais le savait-elle ? Le corps avale cette soupe avec bonheur. Aucune ambiguïté : ce n'est pas la garbure au lard, la soupe pour nourrir ou réchauffer, non, c'est la soupe maigre pour rafraîchir, le corps l'avale à grandes lampées, s'en nettoie, s'en dépure, verdure première, les muscles s'en abreuvent. Dans les maisons son odeur se répand très vite, très fort, vulgaire comme le manger pauvre, le travail des femmes, le coucher des bêtes, le vomir des nouveaux-nés. On peut ne vouloir rien faire et puis, faire ça, oui, cette soupe-là : entre ces deux vouloirs, une marge très étroite, toujours la même : suicide.

M.D.



mang
parfo
l'inté
la pa
de no
et on
nous
Europ
enfant
On e
pas n
chem
que c
c'est

à six
des r
petit
singe
ventr
toi et
la lan
la lan
une f
hurle
cette
et mo
ce co
est-ce
juifs
étrang
gation
nous
vous,



Les enfants maigres et jaunes

...C'était pendant qu'elle faisait la sieste qu'on volait les mangues. Pour elle, les mangues, certaines mangues — trop vertes — étaient mortelles : dans le gros noyau plat, parfois, logeait une bête noire qu'on pouvait avaler et qui, avalée, s'installait et rongerait l'intérieur du ventre. Elle faisait peur, la mère, et on la croyait. Le père était mort, et la pauvreté, et ces trois enfants qu'elle essayait d'« élever » : c'était la reine, pourvoyeuse de nourriture, d'amour, incontestée. Mais pour les mangues, non, elle était moins forte, et on désobéit et lorsqu'elle nous retrouve après la sieste, dégoulinants du jus poisseux, elle nous bat. Mais on recommence. On a toujours recommencé. L'ainé des enfants est en Europe, nous, les deux plus jeunes, elle nous garde encore. Nous sommes des petits enfants maigres mon frère et moi, des petits créoles plus jaunes qu'à blancs. Inséparables. On est battu ensemble : sales petits annamites, elle dit. Elle, elle est française, elle n'est pas née là-bas. Je dois avoir huit ans. Je la regarde le soir, dans la chambre, elle est en chemise, elle marche dans la maison, je regarde les poignets, les chevilles, je ne dis rien, que c'est trop épais, que c'est différent, je trouve qu'elle est différente : ça pèse plus lourd, c'est plus volumineux, et cette couleur rose de la chair.

Mon seul parent : ce petit frère agile, si mince, aux yeux bridés, fou, silencieux, qui à six ans monte dans les manguiers géants et à quatorze ans tue les panthères noires des rivières de la Chaîne de l'Eléphant. Enfant, que d'amour. Que d'amour pour toi petit frère mort. Non, elle, elle n'avait pas l'appétit forcené des mangues. Et nous, petits singes maigres, tandis qu'elle dort, dans le silence fabuleux des siestes, on se remplit le ventre d'une autre race que la sienne, elle, notre mère. Et ainsi, on devient des annamites, toi et moi. Elle désespère de nous faire manger du pain. On n'aime que le riz. On parle la langue étrangère. On est pieds nus. Elle, elle est trop vieille, elle ne peut plus entrer dans la langue étrangère. Nous, on ne l'a même pas apprise. Elle, porte des chaussures. Et elle, une fois, elle attrape une insolation parce qu'elle n'a pas mis son chapeau et elle délire, elle hurle qu'elle veut retourner vers le nord du monde, dans le blé, le lait cru, le froid, vers cette famille d'agriculteurs, vers Frévent, Pas-de-Calais, qu'elle a abandonnée. Et nous, toi et moi, dans la pénombre de la salle à manger coloniale, on la regarde qui crie et pleure, ce corps abondant rose et rouge, cette santé rouge, comment est-elle notre mère, comment est-ce possible, mère de nous, nous si maigres, de peau jaune, que le soleil ignore, nous, juifs ? Je me souviens, l'insolation c'est à Pnom Penh. Je regarde cette femme deux fois étrange, deux fois étrangère. Le souvenir est précis, sans doute décisif : oui mais l'interrogation s'intègre et circule dans le sang. Elle deviendra d'ailleurs extérieure. Plus tard, lorsque nous avons quinze ans, on nous demande : êtes-vous bien les enfants de votre père ? regardez-vous, vous êtes des métisses. Jamais vous n'avez répondu. Pas de problème : on sait que

ma mère a été fidèle et que le métissage vient d'ailleurs. Cet ailleurs est sans fin. Notre appartenance indicible à la terre des mangues, à l'eau noire du sud, des plaines à riz, c'est le détail. On sait ça. On se tient dans la profondeur muette de l'enfance, profondeur doublée, ici, bien sûr, de l'étonnement des autres qui nous regardent.

Quand on est plus grand, ensuite, on nous dit : réfléchissez bien, cherchez bien, votre mère vous a-t-elle dit où était votre père lorsqu'elle vous attendait ? n'était-il pas en cure à Plombières, en France ? Jamais nous n'avons réfléchi : on sait que la mère a été fidèle au père et qu'il s'agit d'autre chose qui ne peut pas leur être dit. Je le sais encore : je ne sais rien. On nous dit : Est-ce que ça n'est pas la nourriture, et le soleil ? La nourriture qui jaunit la peau, le soleil qui bride les yeux ? Non, les savants sont formels : ça n'existe pas, répondent les gens avertis. Nous, on ne se pose pas de questions. Comme à six ans, on ne se regarde pas : on est le même corps étranger, ensemble, soudés, faits de riz, de mangues désobéies, de poissons de vase, de ces saloperies cholériques interdites par elle. La seule chose claire, évidente : on n'est pas les enfants qu'elle a souhaités. Un jour, elle nous dit : j'ai acheté des pommes, fruits de la France, vous êtes Français, il faut manger des pommes. On essaye, on recrache. Elle crie. On dit qu'on étouffe, que ça c'est du coton, qu'il n'y a pas de jus, que ça ne s'avale pas. Elle abandonne. La viande, on recrache aussi, on n'aime que la chair du poisson d'eau douce cuite à la saumure, au nuoc-mam. On n'aime que le riz, la fadeur sublime à parfum de cotonnade du riz cargo, les soupes maigres des marchands ambulants du Mékong. Quand on passe les bacs ma mère nous achète de ces soupes au canard, la nuit. Sur les sampans, les feux de charbon de bois sous les marmites de terre. Tout le fleuve est parfumé par le feu et les herbes bouillies. Ma mère, inquiète, nous rappelle qu'à Vinh-Long, la semaine d'avant, une rue entière du poste a été atteinte par le choléra, que la rue est condamnée, que les lazarets sont pleins... Nous, on dévore, sourds, sevrés.

Marguerite Duras

